

Grupo de Trabajo: Le signifiant n'est pas un mot-maître

Autor: Maria Teresa Palazzo Nazar, Miriam Celli Dyskant, Monica Visco - Escuela Lacaniana de Psicoanálisis – RJ

Dispositivo: Mesas de Grupos de Trabajo de Convergencia

---

Ce rapport est le fruit des travaux réalisés pendant les rencontres avec les Institutions membre de Convergence ici représentées, au cours desquelles nous avons étudié les trois premières leçons du Séminaire, Livre XII, *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse*, en articulation avec nos objectifs depuis plusieurs années à la Escola Lacaniana, à savoir la transmission de la psychanalyse.

Dès le début de ce Séminaire, Lacan nous montre ses préoccupations concernant la fin de l'analyse des psychanalystes en affirmant que le sens de cette fin ne serait pas jusqu'à présent résolu. « Une chose reste assurée, c'est qu'elle est associée à ce que l'on appelle les effets de dénouement. Dénouement des choses chargées de sens qui ne pourraient être dénouées par d'autres voies ». (Lacan, leçon du 6 janvier 1965).

Lacan expose les impasses où se trouvent les psychanalystes tant qu'ils seront enfermés dans les effets de signification produits par les signifiants et dans les concepts qui soutiennent la psychanalyse par la structure du langage : en les prenant comme Vérité sans s'y impliquer. Quand Lacan a établi les fondements de la psychanalyse dans son Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, séminaire précédent celui cité ci-dessus, il a traité des concepts qui lui ont semblé essentiels pour structurer l'expérience. Mais, dans le Séminaire, Livre XII, il met en question l'usage qu'en faisaient les psychanalystes, puisque leur prise en compte en tant que concepts-maîtres pouvait produire de graves problèmes dans la transmission de la psychanalyse et dans la formation des analystes.

Les concepts ne peuvent être pris comme maîtres parce qu'ils ne sont pas soutenus dans le langage, qui inclut le sujet et les soutient en condition évanescante, non pas comme sujet de la connaissance. La transmission de la psychanalyse reste ainsi compromise. Comment transmettre ce qui s'expérimente dans une analyse sans tomber dans le même type de formalisation de la linguistique ou de la science qui excluent le sujet ? Pour nous analystes, il faut que notre visée soit le contraire,

puisque le pivot de notre pratique c'est le sujet. La transmission de cette expérience qui se présente comme manque et perte va exiger une autre formalisation.

Lacan va alors affirmer que sa référence radicale se trouve dans la structure du *Witz*. Ce qui s'y transmet n'est pas le non communicable, ce qui est dans le langage, mais ce qui en échappe, distincte des modèles de la communication scientifique.

Nous citons Jacques Lacan, dans la leçon du 9 décembre 1965 : « Autrement dit, s'il y a quelque part un *rien de sens* – c'est le terme dont je me suis servi à propos du *Witz*, en jouant de l'ambiguïté du mot *pas*, négation au mot *pas*, passage –, rien ne prépare le psychanalyste pour discuter effectivement de son expérience avec son voisin. Telle est notre difficulté, nous ne disons pas infranchissable, puisque nous essayons de tracer ses voies. Telle est la difficulté de l'institution d'une science analytique – qu'il faut manifestement résoudre par des moyens indirects : cette impasse se nourrit évidemment de toutes sortes d'artifices. C'est bien là que se trouve le drame de la communication entre les analystes.

Car il y a évidemment la solution des mots-maîtres et de temps en temps ils apparaissent. (...) Le signifiant serait-il un mot-maître ? Non, justement pas ».

En poursuivant sa recherche et en prenant le *Witz* comme paradigme, Lacan indique le point x, le trou du langage. Nous proposons dorénavant la lecture de la phrase « le signifiant n'est pas un mot-maître » comme anticipation de ce que va établir Lacan deux ans plus tard avec la proposition de la conception et du dispositif de la *Passe*, quand l'analyste va non seulement faire le témoignage de son histoire, mais qu'il va aussi, par ce témoignage, transmettre la façon dont les concepts qui soutiennent la psychanalyse se sont inscrits en lui au long de son expérience.

Les progrès de la théorie de Lacan, notamment à partir de cette *Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École*, nous ont servi de repère pour le développement de cet essai quand il affirme que dans la *passe* le « futur analyste » doit réduire et soi-même et son nom à un signifiant quelconque ». Voilà ce qu'il advient à la fin d'une analyse, quand le sujet n'est plus représenté comme un signifiant pour un autre signifiant-maître et se libère de l'effet aphanisique et enfermant de la signification phallique qu'il détermine, laquelle commandait le circuit pulsionnel auquel il était soumis. La pulsion sera libre et c'est elle qui conduira l'analyste dans sa relation avec la cause analytique.

Il s'agit d'une opération synchronique : si tombe le signifiant unaire, tombe l'objet qui le soutenait dans la jouissance du symptôme. La *passe*, c'est le moment de la chute du S1, de l'écriture de la perte de l'objet *a*, avec une valeur de jouissance, lorsqu'est transmué l'objet cause du désir et du refoulement du S2, avec un valeur de savoir inconscient. Le phallus ne sera plus pris comme référent du désir, mais comme l'objet *a*, réel.

La formalisation de la psychanalyse n'aura plus lieu que par le signifiant. On ne saurait opérer seulement avec la notion de l'inconscient structuré comme un langage. Ce qui est fondamental à transmettre à la fin de cette expérience, trouvaille de Lacan dans la structure du *Witz*, c'est ce qui, de réel dans l'inconscient, n'est pas structure de langage mais écriture d'un vide.